

# Basket

AVRIL 2024

N°84

L 18119 - 84 - F - 5,90 € - RD

CH: 10 FS

**PAUL LACOMBE  
& NICOLAS LANG**

Ils racontent  
le basket français

**FRANK NTLIKINA  
THÉO MALEDON  
KILLIAN HAYES**

Quel est le problème ?

**CAEN BC**

En N1 et neuvième  
affluence de France

**PANATHINAÏKÓS**

Reportage dans  
la marée verte



**MARINE JOHANNÈS  
LA VIRTUOUSE**

# MAX LEFÈVRE LE CHEMIN AMÉRICAIN

Parti aux États-Unis à 18 ans, le Français Max Lefèvre (36 ans), après avoir vécu un Final Four NCAA devant 72 000 personnes, a intégré la NBA et le staff des Minnesota Timberwolves en 2019. Aujourd'hui assistant de Chris Finch, il vit à fond son *American Dream*.

PAR YANN CASSEVILLE

**L**es coaches français n'ont pas la cote en Europe ? Constat indiscutable. Aux États-Unis en revanche, l'un d'eux était de la partie au All-Star Game à Indianapolis. Sélectionné pour diriger la sélection Ouest, après avoir mené Minnesota à la première place à mi-parcours, Chris Finch a débarqué avec tout son staff, et parmi ses assistants, le Frenchy Max Lefèvre. «C'était cool ! Bon, il n'y avait pas beaucoup de coaching à faire...», dit celui qui, aux Timberwolves, travaille principalement sur la défense, et qui a vu la sélection de l'Ouest encaisser 211 points (!). Qu'importe, une étape de plus dans l'*American Dream* du Meurthe-et-Mosellan. «Le rêve américain, ce n'est plus comme avant, quand tu arrivais avec rien et que plein de gens pouvaient devenir millionnaires. Mais il y a encore une partie de cela qui existe. Si tu travailles et que tu donnes tout, tu as l'impression que tout est possible ici.»

## FINAL FOUR DEVANT 72 000 PERSONNES

Max Lefèvre a «*toujours été fasciné*» par les États-Unis. Le natif de Mont-Saint-Martin, ex-poussin à Longwy et espoir à Châlons-en-Champagne, a traversé l'Atlantique à 18 ans. Il se rêvait joueur. Une blessure a balayé l'hypothèse. «*Je voulais rester aux États-Unis,*



mais ici tu n'as pas de N3, Région, c'est soit NBA et G-League, soit la ligue de quartier du coin. Donc je me suis intéressé au coaching.» Il débute auprès des jeunes, en parallèle obtient un diplôme en business. «J'ai décroché un bon job dans les assurances, mais j'ai arrêté au bout de deux semaines, le basket me manquait trop.»

Sa chance : sa rencontre avec le coach Chris Beard. À mesure que la réputation de son mentor grandit, son protégé le suit : de la D2 à la D1, de graduate assistant dans la petite fac d'Angelo State à Little Rock puis à assistant à Texas Tech, un programme réputé. Dans l'ombre de Beard, «un fou de travail», Lefèvre apprend : «C'était de 8h à 2h du matin presque tous les jours.»

En 2019, les Raiders atteignent le Final Four, disputé dans le stade de foot de Minneapolis, devant plus de 72 000 spectateurs ! «Mon moment numéro 1 en termes d'émotions ressenties», se remémore Lefèvre. Texas Tech tombe en finale en prolongation contre Virginia, et plutôt qu'une revanche, le Français veut goûter à un nouveau défi : la NBA. «J'ai dit au coach Beard : peu importe ce qu'on me propose comme poste, j'irai.» Direction les Minnesota Timberwolves, comme coordinateur vidéo, alors que les Raiders lui proposaient le double d'argent pour rester.

### CALENDRIER DÉMENTIEL

Le coordinateur vidéo est devenu player development coach, avant de passer assistant-coach de Chris Finch. «Le staff technique représente 16-17 personnes, dont sept assistants.» Un amas de compétences permis par les moyens démesurés de la NBA et répondant à son calendrier démentiel : 82 matches par équipe en 174 jours. «Quand tu joues quatre fois dans la semaine, c'est difficile pour un coach de tout préparer, il faut répartir.»

Et le cliché voulant qu'avec un tel rythme, les joueurs ne s'entraînent pas ? «Une partie est vraie», répond Lefèvre. «En début de saison, il y a plus d'entraînements, mais après, beaucoup de coaches préfèrent le repos. Parfois, c'est voyage, match, voyage, match, et ça ne s'arrête pas. Le collectif se fait plus sur la vidéo. Mais tous les joueurs ont des entraînements individuels.»

Durant la saison, «tu es parti la moitié du temps», dit ce père de famille, marié à une Américaine. «Tu sais que tu ne vas pas voir beaucoup tes proches.» Le jour de l'interview, les Timberwolves de Rudy Gobert étaient à Utah pour affronter le Jazz à 19h. «On va rentrer à 3h du matin, et demain on reçoit Denver.

## “J'AI DÉCROCHÉ UN BON JOB DANS LES ASSURANCES, MAIS J'AI ARRÊTÉ AU BOUT DE DEUX SEMAINES, LE BASKET ME MANQUAIT TROP.”

Parfois, je ne sais pas comment les joueurs font...»

Dans ce «business volatile» qu'est la NBA, «où tout peut s'arrêter la saison prochaine», le Frenchy – qui l'été dernier fut head coach des Wolves pour la summer league – aspire à demeurer dans la ligue, et à grimper les échelons. Ainsi se vit le rêve américain. «À l'époque de Mont-Saint-Martin, si on m'avait dit que je serais là aujourd'hui, j'aurais pensé que ce n'était pas possible. Mais une fois que tu es là, tu veux continuer à aller le plus loin possible.»

## “IL Y A UNE VRAIE OUVERTURE POUR LES ASSISTANTS”

Alors que les joueurs étrangers dominent en NBA, les coaches demeurent quasiment exclusivement made-in-USA. Seuls les Serbes Igor Kokoškov (Phoenix 2018-19) et Darko Rajaković (depuis cette saison à Toronto) ont pu prendre les rênes d'une équipe. «Ça s'ouvre peu à peu, il y a une certaine curiosité des front offices vis-à-vis de cette connaissance du basket européen. Ils veulent avoir une diversité de pensée, donc il y a une vraie ouverture pour les assistants», témoigne Lefèvre. «Pas mal de staffs commencent à avoir un assistant européen. Mais il y a encore un regard différent pour le head coach. Ce n'est pas qu'ils se pensent supérieurs, mais ils préfèrent toujours prendre des Américains.»

